N° 36 SAMEDI 23 AVRIL 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez Everat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but :
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres.

SUR L'INDUSTRIE.

EXTRAIT D'UNE CORRESPONDANCE.

. . . . . .

Vous me dites que vous n'êtes pas convaincu de l'utilité du changement que nous voulons faire subir à la constitution de la propriété, c'est pour vous la difficulté principale ; ce sera l'objet spécial de ma réponse.

Je juge inutile de retracer ici tout ce qu'a de saignant l'ordre social actuel fondé sur l'héritage, de faire la critique d'un état de choses où les *oisifs* ont accaparé à leur usage richesses, honneurs, distinctions, et laissent aux travailleurs misère, ignorance, ignominie. Je ne vous demanderai pas à vous qui dites que *vous éprouvez un vif sentiment de sympathie pour les classes pauvres, une douleur profonde de les voir s'exténuer et pouvoir soutenir à peine leur frêle existence* ; je ne vous demanderai pas ce que vous pensez d'une société où les lois protègent une classe d'hommes qui vivent *splendidement* sans rien faire, instituent à leur profit exclusif honneurs et priviléges, et couvrent d'opprobre, jettent dans les cachots à titre de *vagabonds* des malheureux qui vivent *misérablement* sans rien faire, le tout au nom de la liberté et de l'égalité. C'est assez de critique pour des institutions caduques et décrépites ; c'est trop de coups de bélier contre un édifice social, vrai château de carte dont nos publicistes, grands enfans à cheveux gris, s'occupent sans cesse à étayer et à modifier la frêle charpente. Je veux essayer de vous faire comprendre comment la constitution de la propriété que nous avons mission d'établir porte en elle tous les élémens de stabilité, comment elle satisfait à toutes les sympathies que des imputations légères nous accusent de froisser, comment elle procurera à toutes les classes le bonheur qu'aucune ne connaît aujourd'hui, pas même des riches, à qui il est tout au plus donné de s'éblouir

dans leurs palais dorés et de s'étourdir dans leurs banquets magnifiques, dans leurs fêtes insolentes, mais qu'un vide affreux environne au milieu de leurs soi-disant amis, qu'un morne néant glace au milieu de leurs plaisirs.

Tentez donc de me suivre, mon cher ami, et d'embrasser de vos regards la société de l'avenir. Concentrez principalement votre attention sur le corps industriel, parce que ce sera celui qui comprendra la grande majorité des individus et qui mettra en *œuvre* les *instrumens de travail* objet de la propriété.

L'industrie ne sera plus régie par le principe de la libre concurrence ; c'est-à-dire par l'absence de toute règle; elle aura un caractère religieux et par conséquent politique, car il n'y aura plus alors antagonisme entre l'église et l'état. Toute branche d'industrie sera organisée et confiée à un corps d'industriels dont on peut se faire une idée par la constitution de corporations aujourd'hui existantes, telles que sont en France divers services publics, en Allemagne les mineurs.

Tout *emploi* industriel sera *fonction* publique.
Tout *bénéfice* sera un *appointement.*

. . . . . .

Ces préliminaires étant posés, je vais vous expliquer comment, dans la société de l'avenir, il y aura amélioration à la condition *morale, intellectuelle* et *physique* de tous, et principalement de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Et d'abord sous le rapport *moral :*

Le seul fait d'un caractère social attaché à une fonction relève le fonctionnaire, le grandit à ses yeux et aux yeux de tous. Dans notre siècle *positif*, âge d'*argent* s'il en fut jamais, où les intérêts sociaux sont continuellement méconnus et blessés, où l'administration est presque toujours méprisée et haïe, toujours redoutée, les fonctions publiques sont encore la principale, la presque unique source d'importance morale et de *considération.* Un jeune homme qui dans l'industrie gagne 1200 fr. est un *courtaud de boutique ;* un sous-lieutenant *aux* 1200 *fr. d'appointemens* est un *homme comme il faut.* Un ingénieur des mines, un capitaine du génie, un contrôleur de l'enregistrement se croiraient ravalés, si on les mesurait à la même aune que tel commis voyageur ou tel teneur de livres qui touche comme eux 200 fr douze fois par an; or, dites-moi quel serait le rehaussement moral produit par ce caractère social, si le gouvernement d'où il dériverait, au lieu d'être relégué dans un rôle subalterne, d'être réduit à des fonctions de police, entouré de méfiance et d'antipathies, était un gouvernement digne de ce nom entre les mains des hommes qui aiment le plus leurs semblables, qui comprennent le mieux le but de la société, qui ont le plus de force pour l'y conduire; que serait-ce si, par l'unité du pouvoir religieux et politique, à l'influence morale de ce caractère social, s'ajoutait l'influence essentiellement morale d'un caractère religieux!

Aujourd'hui, dans l'industrie, il y a deux castes; les maîtres et les travailleurs, sans parler des capitalistes oisifs, qui ont la part la plus large en honneurs et en argent, pour salaire de leur inutilité. Entre les maîtres d'une part et les ouvriers de l'autre, il y a méfiance, antipathie sourde ou déclarée, quelquefois lutte à main armée, guerre au couteau. L'ouvrier qui s'épuise par un travail excessif, s'il essaie de soulever le voile épais dont la misère, l'abrutissement et l'immoralité ont chargé sa tête, ne voit dans l'avenir que douleur et flétrissure pour lui, pour ses enfans, pour les enfans de ses enfans. Humilié à ses propres yeux, il se croit, lui et sa race, sous le poids d'une malédiction ; son cœur, resserré par les angoisses, par le mépris, par le désespoir, n'a plus de place pour l'espérance. Dans la société Saint-Simonienne, l'individu des grades inférieurs sera comme l'homme qui entre dans une immense carrière, comme celui qui franchit alerte les degrés d'une échelle ; dégagé du boulet que l'ouvrier traîne péniblement, il s'élancera frais et dispos, plein d'amour pour ses supérieurs, plein de confiance pour l'avenir, car il sera plein d'espoir ; il aura devant lui le progrès, et il sera sûr de le conquérir.

Encore un mot sur la condition morale des hommes de l'avenir. Chaque branche de l'industrie se compose d'individus qui ont été entassés indépendamment de toute vocation, à quelques exceptions près, sans autre impulsion que celle du *hasard*, qui n'y ont été placés par nul autre juge que par le *hasard ;* tous abandonnés aux inspirations glaciales de leur intérêt individuel ; tous désunis, ennemis ou rivaux; se dissimulant les uns les autres leurs *pensées*, leurs *sentimens*, leurs *actes* ; toujours en observation, en alarmes dans leurs comptoirs, leurs magasins, leurs ateliers, comme étaient dans leurs forteresses, leurs châteaux, leurs manoirs, leurs tanières, les innombrables roitelets, tyrans, tyranneaux ou simples larrons qui s'étaient partagé le sol de l'Europe occidentale après la chute de l'empire romain. Dans l'avenir tous ces membres épars, tous ces élémens aujourd'hui étrangers ou hostiles les uns aux autres, seront rapprochés, combinés, harmonisés sous l'inspiration d'une loi de paix, de sympathie et d'équité en un corps solide et compacte. Chaque corps industriel sera composé des individus qui y seront les plus aptes ; c'est-à-dire d'individus ayant entre eux les plus grands rapports d'organisation *morale*, *intellectuelle* et *physique*, ayant la plus grande similitude de *sentimens*, de *pensées* et d'*activité*, et par conséquent les plus disposés d'avance *à sympathiser*, *à s'entendre*, *à se cultiver.* Le lien de l'inférieur au supérieur ne sera plus une lourde chaîne, mais un lien d'amour. Le progrès du supérieur se manifestera par le progrès de l'inférieur, c'est-à-dire que le su-

périeur ne pourra s'élever qu'à la condition d'élever l'inférieur. Aux rapports aujourd'hui violens, brutaux ou au moins glacés, de maître à ouvrier, de chef à subordonné, de concurrent à concurrent, succéderont les relations douces et affectueuses d'une famille aimante et heureuse, ceux de père à fils, de frère à frère. La société cessera d'errer à l'aventure, sans guide et sans boussole; elle se concevra une destination, elle y marchera d'ensemble, comme une flotte immense dispersée par une tempête, qui se rallie à l'apparition d'un phare. Sur chaque vaisseau, sur chaque chaloupe, sur chaque canot, il y aura unité de sentimens, de pensées et d'efforts, pour converger vers le port. Chacun se trouvera ainsi entouré de ceux qu'il pourra le mieux aimer et qu'il aimera le plus. Il pratiquera la chose pour laquelle il aura le plus d'aptitude, c'est-à-dire, celle qu'il aimera le mieux; il la pratiquera pour son propre progrès, pour celui d'une société dont tous les membres lui seront chers, pour l'embellissement du globe, pour la plus grande gloire de l'humanité et pour celle de DIEU; il sera HEUREUX.

. . . . . .

Je passe à la considération de la condition *intellectuelle* de l'humanité dans la société Saint-Simonienne.

Aujourd'hui l'instruction est monopolisée au profit de certaines classes, dont quelques-unes, et ce sont celles qu'on appelle *les plus élevées*, ne daignent pas profiter, parce qu'on en sait toujours assez lorsqu'on n'a qu'à consommer sans produire, lorsqu'on ne se propose d'autres fonctions sociales que de courre le cerf, forcer des chevaux, passer les soirées dans les coulisses de l'Opéra, et les nuits à la danse ou à la table d'écarté, lorsqu'on ne quitte le mol édredon que pour aller, en bâillant, s'égayer à force de champagne et de chambertin, dans les cabinets du *Rocher de Cancale*, d'où l'on sort nonchalamment pour promener un habit de Staub et un jabot au dernier goût dans les salons du faubourg Saint-Honoré. Dans la société de l'avenir, les chances initiales seront les mêmes pour tous, et l'éducation initiale sera identique. Elle divergera en mille directions, suivant les mille variations d'aptitude. Elle sera de plus en plus vaste, suivant l'étendue croissante de capacités; elle embrassera, développera et perfectionnera toutes les manières d'être de l'homme; la vie entière de l'*individu*, comme celle de l'*humanité*, sera une initiation successive, un progrès continuel.

Je viens à l'*amélioration physique*.

La condition matérielle des ouvriers est déplorable aujourd'hui. Je ne vous en tracerai pas le hideux tableau.

Voyez dans l'avenir.

Plus de ces crises, de ces catastrophes, qui traînent après elles la *libre concurrence*; plus de ces changemens brusques dont le résultat est toujours une perte de forces vives, perte qui retombe sur les travailleurs, et principalement sur les ouvriers.

La plupart des fonctions pénibles ou dégoûtantes, en si grand nombre dans une société où l'homme n'est qu'un *moteur animé*, plus économique souvent qu'une roue à vapeur, parce que, lorsqu'il est usé, l'on n'a pas besoin d'en acheter un autre pour le remplacer, la plupart de ces fonctions pénibles seront modifiées, adoucies ou assainies par le progrès croissant des arts, par les inspirations de la science, surtout parce que les arts et les sciences auront un caractère religieux, c'est-à-dire moral, sympathique; l'on ne verra plus, par exemple, dans une ville comme Paris, des hommes, réduits au rôle d'une bielle qui *va et vient*, débiter lentement des blocs en dalles minces.

L'oisiveté ne prélèvera plus une prime sur le travail, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus de bailleurs de fonds absorbant une énorme part des bénéfices, pour produire une légère accumulation de capitaux.

Ainsi, les rapports de maître à ouvrier ne seront plus ceux d'exploitant à exploité, avec le Code pénal pour sanction; l'inférieur ne sera plus un serviteur, un salarié, il sera *associé*; le partage des bénéfices sera moins inégal, parce qu'il n'y aura plus de geôlier pour jeter ses lourdes clefs dans la balance. Remarquez, d'ailleurs, que l'appointement des chefs industriels pourra être beaucoup réduit sans que leur bien-être en soit diminué; et en effet une part de leur bénéfice actuel est destinée:

1° A créer un fonds de prévoyance pour parer aux accidens, aux événemens subits, aux désastres imprévus qui, dans l'état actuel d'anarchie où se débat aujourd'hui l'industrie, viennent fréquemment la désoler; le fait même d'organisation dispensera de cette prime d'assurance que l'on paie au désordre, de cette dîme qu'on offre sur les autels de l'individualisme;

2 A assurer leur existence pour l'avenir, ce dont la société se chargera, et ce qu'elle accomplira à moins de frais qu'ils ne sauraient eux-mêmes le faire aujourd'hui dans leur isolement;

3° A élever leurs enfans et à leur fournir des instrumens de travail.

Or, l'éducation morale, intellectuelle et physique de la jeunesse, la découverte des aptitudes, le classement des capacités, seront au nombre des fonctions les plus importantes du corps chargé des pouvoirs religieux et sociaux, et il y sera pourvu proportionnellement à beaucoup moins de frais qu'aujourd'hui.

Alors la vie sera beaucoup plus sociale; de même qu'il y aura association pour la production, il y aura association pour la consommation, de là une réduction considérable dans les dépenses de temps, de main-d'œuvre et d'argent. Voyez comme dans les régimens on pourvoit à peu de frais aux besoins de la vie commune. Le *prêt* d'un simple fusilier dans les compagnies du centre

est de 50 c. par jour ; de cette modique solde retranchez les retenues diverses pour la masse d'habillement, pour la masse de chaussure ; retranchez-en 5 c. que reçoit journellement pour ses menus plaisirs, cet oisif, le plus maltraité des oisifs, retranchez-en encore un certain droit clandestin de commission que se réserve souvent un chef de gamelle peu consciencieux, eh bien le reste suffit à un ordinaire peu recherché sans doute, mais qui pour n'être pas susceptible de flatter agréablement le palais d'un de nos élégans dédaigneux ou de nos législateurs, n'en est pas moins bien supérieur à celui de la plupart des ouvriers, même célibataires, dont le salaire est pourtant plus considérable.

D'un autre côté, la foi religieuse se traduira devant l'organisation industrielle en une immense et féconde institution de crédit qui multipliera les capitaux, c'est-à-dire les moyens de travail et de bien-être entre les mains des hommes de l'avenir.

Ici je m'arrête pour conclure que l'organisation de la société Saint-Simonienne aura pour résultat un haut degré d'amélioration morale, intellectuelle et physique des classes les plus nombreuses.

Cela posé, croyez-vous que dans un pareil ordre de choses, un père éprouvera quelque répugnance à voir son fils débuter dans une carrière industrielle par un grade inférieur, pour s'y élever par une initiation continue suivant le développement de sa capacité? Il me paraît difficile que vous ne répondiez pas *non*. Aujourd'hui un homme aisé à qui vous proposeriez d'envoyer son jeune fils tourner la roue dans une filature ou faire sauter la mine dans les ateliers souterrains jeterait les hauts cris et tiendrait votre proposition pour injurieuse et humiliante. Transportez le même homme au Hartz, dans cette infertile contrée où la richesse des entrailles de la terre compense si largement la pauvreté du sol; il y verra le fils du *Berg-Rath* faisant son apprentissage en maniant le marteau et la pointerolle, non par formalité, comme l'empereur de la Chine lorsqu'il trace son sillon officiel, mais sans plus de façon que le premier venu des simples *hauer* (mineurs à la taille) travaillant ses huit heures par jour, et recevant son salaire à raison de *tant* le *lachter* (toise). Il arrivera bientôt que ce que le père trouvait ridicule et dégradant en France, il le trouvera naturel, raisonnable, admirable, quelques degrés plus au nord dans le Hanôvre. Or, dites-moi que serait-ce si au lieu du corps des mineurs du Hartz, dans lequel les fonctions n'ont que grossièrement un caractère *religieux* et *social*, il s'agissait d'un des corps industriels, tels qu'ils seront institués dans la société Saint-Simonienne.

En France même, ne voyez-vous pas les fils des fonctionnaires les plus anciens, venir dans les administrations organisées, prendre place parmi les surnuméraires. La lignée blasonnée des fiers barons féodaux ne croit pas déroger en sollicitant les plus minces emplois dans les eaux et forêts, dans les haras. Voyez surtout l'état militaire, l'un de ceux où l'apprentissage est le plus pénible, où les grades inférieurs, soldat, sous-officier, et même officier subalterne sont soumis à la plus grande gêne, au froissement intellectuel et moral le plus tyrannique, aux privations les plus rigoureuses, les plus insupportables. Des hommes élevés en dignité, puissans par leur richesse et leur considération, permettent, désirent même que leurs protégés, leurs fils les plus chers embrassent ce rude métier des armes, et le commencent par le commencement. Tel père qui rougirait de laisser ses enfans employés à des travaux subalternes dans une manufacture, les contemple avec fierté portant le schako et l'habit bleu aux paremens rouges. Quel est le motif de cette préférence ? C'est que l'industrie est encore flétrie de l'empreinte des fers de l'esclave, qu'elle n'est point complétement affranchie des avanies de la glèbe, des redevances féodales; c'est qu'elle est sans *organisation*, en proie au désordre, à l'anarchie, à l'antagonisme; c'est qu'elle ne s'est pas encore jetée dans les bras de SAINT-SIMON, et qu'à SAINT-SIMON seul il est donné d'achever son émancipation, de l'*organiser*, de lui imprimer un caractère social et religieux, de l'ennoblir, de la sanctifier; tandis que l'état militaire éblouit encore du prestige de sa splendeur passée, qu'il est *organisé* hiérarchiquement, que le classement suivant la capacité et la rétribution suivant les œuvres y subsistent du moins en principe, que dans les civilisations qui nous ont précédés, il a été au premier rang parmi les institutions SOCIALES, et que sous la couleur demi effacée du patriotisme exclusif, il possède un reste de NUANCE RÉLIGIEUSE qui s'est transmise du polythéisme jusqu'à nous, à travers l'ordre temporel du moyen âge . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LES OISIFS ET LES TRAVAILLEURS.

L'OISIF. — Il va passant sur la terre des journées étranges! oui, de ces journées dont on ne se rappelle ni le soir, ni le midi, ni le matin, épouvantables de longueur, quand on les sent se traîner avec toute une éternité d'ennuis amers, se traîner lentement à la manière d'un cauchemar sans fin sur une poitrine d'homme, et qui une fois passées, quand l'homme retourne la tête, ne sont plus qu'un imperceptible grain dans le sablier.

Il va les yeux caves, le front découronné, le teint jauni; dans sa jeunesse, il rêvait! Il se surprend parfois encore de singuliers tressaillemens, comme ceux d'un homme à qui il a été dit : « Fais de grands choses », et il va tristement son long chemin, car il traîne après lui un lourd fardeau, une capacité dépensée en minuties, en petites fatuités, au bal, à l'Opéra.

Il va... Où? Dans quelque lieu de divines délices, où ce ne sera que symphonies, danses, représentations, décors? Hélas! non, par le spleen, au cimetière, avant le temps; par le désespoir, à travers les dégoûts de l'égoïsme, au suicide! Plaignez-le, plaignez l'*oisif*, ou si vous avez en votre sein quelque bonne nouvelle, oh! portez-la lui, et si son Dieu vous a été révélé, le Dieu qu'il cherche, le Dieu qui lui rendra la vie, oh! dites-lui : « Le voici, je l'ai trouvé, » car il en a bien besoin!

Le Prolétaire. — Il va, traîné par son frère, hélas! du travail à la misère, du dévouement au mépris, il va faisant l'horrible cumul des souffrances physiques et des amertumes du cœur! Il va, le corps amaigri, le teint hâve, le front chauve, il va traînant après lui sa capacité comme un boulet de forçat; artiste ou savant, ou industriel, plein de génie, de constance et d'amour, il va, privé de lumière et d'air, dans un coin obscur d'un atelier malsain!

Il va..... Où? Dans quelque asile, dans quelque lieu de calme profond, où il pourrait du moins, sur le déclin de sa vieillesse anticipée, poser sa pauvre tête? Hélas! non; par la misère, au cimetière, avant le temps; par le désespoir, à travers les privations d'un dévoûment en pure perte, à l'hôpital! Plaignez-le, plaignez l'infortuné *prolétaire*, ou plutôt à lui aussi portez, si vous l'avez, sa bonne nouvelle, et si son Dieu vous a été révélé, le Dieu qui le sauvera de tant de douleurs, oh! dites-lui : « Le voici, je l'ai trouvé! » car il en a bien besoin!

L'*oisif* et le *travailleur*, ils sont frères depuis dix-huit cents ans, ne le savent-ils pas? Ne se sont-ils pas rencontrés, il y a quelques mois à peine: c'était en juillet, unis d'un sentiment commun de haine contre un commun ennemi? On dit même que lorsqu'après s'être étroitement tenus embrassés sur les *barricades*, après avoir mêlé, l'un blessé, l'autre pansant la blessure, leurs larmes et leur sang, ils se sont retirés, le soir, l'un dans son salon doré, l'autre en son taudis ouvert aux vents; on dit que le bal du premier lui fut, pour cette fois, moins fade au cœur; on dit que les pleurs dont le second mouilla son pain bis lui furent moins amères.

Il y a trois cents ans encore que le prédécesseur de l'un, sous son manteau de baron, et le père de l'autre, sous son sarrau de serf; le premier jurant guerre, guerre à mort, au main-mortable, traîtreusement révolté contre son seigneur et maître; le second, guerre, guerre à mort au seigneur pillard, traîtreusement oublieux de ses devoirs envers son serf, tous deux, *à la voix du prêtre*, *fraternellement* agenouillés sur les dalles d'un même autel, tous deux devant la même croix, sous les arceaux silencieux d'une même basilique aux gothiques ogives et aux vitreaux colorés; ils s'étaient rencontrés adressant une dernière fois leur prière au Dieu qui dit : « Aime ton prochain comme toi-même »; et quand, après avoir répété chacun de leur côté, à voix basse, que votre règne arrive sur la terre, ils s'étaient aperçus en se retournant : Délivrez-nous du mal, s'étaient-ils écriés, confondant les étincelles de leurs yeux ardens. Et aujourd'hui, depuis que l'un est réhabilité par son énergie et son courage, et que la rudesse de l'autre s'est adoucie, ils ne se haïssent plus, mais ils ne s'aiment pas encore. Un vague instinct les tourmente et les agite : il leur faut un autel autre que celui de la *basilique chrétienne*, autre que celui des *barricades*, au pied duquel ils puissent non plus, l'un se confondre dans une plaintive résignation, et l'autre s'humilier dans la poussière, tous deux devant le *même autel* pacifique, et cependant se *haïssant* tous deux; non plus se tenir embrassés en pleurant tous deux, sur un théâtre sanglant, où ils ne sont *unis* que par une commune *haine* contre les privilèges; mais se donner le baiser d'amour, de vie, et s'éclairer et s'entr'aider par l'association de leurs efforts, car ils en ont bien besoin.

Car tous deux, dans un différent langage, en étalant, l'un ses misères morales, intellectuelles et matérielles, sur la place publique, dans son grenier; l'autre sa souffrance du cœur au milieu de ses jouissances physiques, et ses promenades dans ses salons; tous deux ne disent-ils pas aujourd'hui :

Assez, assez de cette *fraternité* d'agonisans;

Assez de cette *communion* de haine, de cette religion du désespoir.

Oh! oui, ils sont prêts pour l'inauguration de l'autel nouveau; qu'il tombe sous le voile qui le leur cache, qu'il tombe vite, car ils souffrent horriblement tous deux.

PROFESSION DE FOI.

MES PÈRES, MES FRÈRES,

Depuis que je suis avec vous et parmi vous, j'éprouve le besoin de vous dire tout le bonheur que me donnent ces nouveaux liens dont votre amour m'a entouré, et je sens, mes Frères, que ce bonheur doit s'accroître en l'épanchant dans vos cœurs; car c'est là un des bienfaits les plus augustes de la Providence, que la joie s'augmente pour qui peut la faire partager aux autres, tandis que la peine diminue alors qu'on la verse dans un cœur ami. Et c'est là aussi un signe certain qu'à l'époque où les hommes seront de plus en plus reliés, il y aura toujours accroissement dans les joies et décroissance dans les peines, jusqu'à ce qu'enfin l'abîme de maux et de douleurs où chacun se trouvait plongé, dans ce siècle d'isolement et d'égoïsme, soit changé tout entier en un abîme de félicités et de délices.

Vous l'avouerai-je? il y a peu de temps encore cette époque me paraissait comme un point brillant dans un horizon immense. Il y a bien loin d'ici là, pensais-je; et, quoique jeune, en y marchant, j'ai l'air d'un bon vieillard qui plante. Sans doute on devra me creuser quelque tombe sur la route, comme à *Eugène*, au grand *Eugène*, et on mettra quelques mots dessus, afin que les gens de l'avenir remontant un jour, par la pensée, aux temps primitifs du Saint-Simonisme, puissent lire mon nom inscrit. Mais qu'importe? pensais-je encore; qu'importe la longueur du chemin si l'on ne peut se fatiguer en le suivant.

Eh bien! mes Frères, j'ai changé d'idée aujourd'hui; l'horizon s'est rapproché pour moi. Et à mesure que j'étudie notre religion sublime, je crois que plus d'un d'entre nous la verra faisant la loi et la joie du monde. Je vois d'ici tous les hommes pacifiquement associés pour l'exploitation du globe, en se rapprochant de plus en plus du Dieu vivant par l'amour, par l'étude, par le travail. Que dis-je! souvent, dans mes élancemens trop rapides, je me suis surpris à craindre l'accomplissement de cette œuvre que nous venons d'entreprendre, parce que nous n'aurons gagné les jouissances ineffables de la réalisation qu'en perdant celles de la conversion, dont nous savons déjà l'étendue.

C'est qu'en effet, et Dieu merci vous l'avez souvent senti, mes Pères, et quelquefois, vous aussi, vous avez dû le sentir, mes Frères, il y a un bonheur intime et incomparable à donner la foi à un homme, et en même temps l'espoir et l'amour qui en découlent. C'est un bonheur que de rendre la vie aux Lazare et de leur dire : Levez-vous, marchez. C'est un bonheur que de faire couler des larmes sur de pauvres cœurs long-temps sans pluie et sans rosée; enfin c'est un bonheur que d'avoir la main pleine d'avenir, pleine de vérités, et de l'ouvrir.

Arrière les philosophes; place aux apôtres!

Oui, mes Frères, oui, nous sommes tous des apôtres. Et il n'en est pas un d'entre nous qui ne jouisse un moment du don des langues quand il lui faut défendre notre Évangile; pas un dont les forces ne soient doublées quand il a touché la main des PÈRES; pas un qui ne soit navré au récit de la Passion qu'un siècle égoïste a infligé au nouveau Jésus, oint du Seigneur; pas un, peut-être, pas un, sans doute! qui ne préférât changer l'auréole de l'apostolat contre la couronne du martyre, que de renier un moment le Dieu qu'il a cru. Pour ma part, je vous le dis en vérité, sans modestie comme sans orgueil, mais seulement par conviction, je signerais de tout mon sang, s'il le fallait, la confession que je fais ici de ma foi.

MISSIONS SAINT-SIMONIENNES.

En nous léguant son sublime héritage, notre maître nous dit : « L'avenir vous appartient, » et chaque jour vient confirmer la prédiction de notre maître.

Il fut un temps, encore peu éloigné, où ses disciples, faibles par leur nombre, mais forts par leur conviction, par leur courage et par leur amour pour l'humanité, se trouvaient heureux lorsque, de loin en loin, ils amenaient un ou deux hommes à partager leur foi.

Aujourd'hui les temps sont bien changés, et notre parole, s'étendant au loin, jette dans tous les cœurs généreux les germes de l'ordre social nouveau; c'est qu'aujourd'hui notre rôle d'apôtre se dessine plus nettement, et que ce nouveau caractère domine de plus en plus le caractère de savant, de philosophe, d'économiste, dont à l'origine nous étions plus particulièrement revêtus; les sentimens et l'activité de la France étaient alors portés exclusivement vers la lutte; car alors le libéralisme avait à couronner sa grande œuvre, en lançant au-delà des mers par le religieux effort d'un peuple dévoué, le dernier représentant du droit jadis divin de la naissance : le libéralisme fournissait encore assez de vie aux âmes ar-

dentes pressées du désir d'améliorer le sort des classes nombreuses de la société, pour qu'elles ne sentissent pas le besoin d'une vie nouvelle. Mais après la révolution de juillet, qui avait fait naître tant d'espérances; lorsque chacun croyait enfin avoir touché cette terre promise que quarante ans d'efforts et de travaux pénibles avaient tant fait désirer, et qu'on avait cru trouver, en suivant une colonne lumineuse de gloire sous Napoléon, puis une lumière vacillante sous la restauration ; on vit enfin qu'on n'avait poursuivi qu'une ombre mensongère, et que la liberté ne faisait plus que projeter son image fantastique sous mille formes insaisissables. Alors le découragement s'empara de toutes les âmes, et tous, excepté nous, désespéraient de l'avenir; car tous, excepté nous, tous avaient pris le fantôme pour la réalité.

Mais déjà les illusions se dissipent. Aujourd'hui les missions Saint-Simoniennes qui sont envoyées sur les différens points de la France et de la Belgique réalisent, au milieu des résistances qui leur sont opposées, au-delà même de nos espérances. La parole de SAINT-SIMON a été accueillie avec curiosité, et bientôt elle a éveillé l'attention sérieuse ; puis elle a excité chez un grand nombre d'hommes les plus vives sympathies. Partout où elle s'est fait entendre les sentimens d'amour qui étaient refoulés au fond des cœurs, ou qui y gisaient obscurément, dans le vague, commencent à se répandre comme une manne bienfaisante sur tant d'existences flétries. Quelques contrées de la France commencent à vivre de la vie SAINT-SIMONIENNE ; vie que la France est appelée à répandre dans le monde entier, car le moment est venu où elle doit échanger son titre de reine du monde contre celui de mère du monde, et nous savons pourquoi elle a eu toujours la puissance de faire palpiter le cœur des nations à sa voix grande et généreuse.

Les femmes, retenues d'abord par leur timidité, et par la *défiance en elles-mêmes* dont le christianisme leur a fait une vertu, commencent maintenant à venir à nos enseignemens, et nous savons que la parole de SAINT-SIMON est écoutée par elles avec une avidité croissante; elles sont d'abord comme frappées de la grandeur du rôle que leur assigne la religion nouvelle; mais cette première surprise aura bientôt disparu, et une religieuse audace pénétrera dans leur cœur ; elles sentiront qu'elles doivent enfin venir prendre dans le *temple* et dans l'*état*, une fonction *religieuse* et *politique* pour consacrer à l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, les sentimens, les pensées et les efforts, qui, trop à l'étroit dans une vie *individuelle et domestique*, n'y sont qu'une cause de malaise, parce que leur destination est de s'épancher au-dehors et de trouver dans une plus large carrière un plus grand but d'activité.

Le PÈRE Jules LECHEVALIER, membre du COLLÉGE, est arrivé à Rouen, jeudi 21 courant, accompagné de Adolphe *Guéroult*, membre du *second degré*. Le samedi suivant, il a réuni, par des billets d'invitation, environ cent cinquante personnes prises parmi les industriels, les professeurs, les avocats, les médecins, les artistes.

Il a développé les principes fondamentaux de la religion Saint-Simonienne ; il a été écouté avec une attention vivante.

Dans la discussion qui s'est engagée à la suite de son exposition sur la politique *industrielle*, sa parole a été accueillie avec des marques d'un assentiment très-prononcé par des hommes qui, passant leur vie au milieu des entreprises *industrielles*, sont dans la position la plus favorable pour apprécier chaque jour la fatalité qui pèse sur les travailleurs actuels.

La seconde séance avait réuni 500 personnes. La salle n'en pouvait contenir un plus grand nombre. On y a fait l'examen de la crise actuelle, et l'on y a développé la conception religieuse de l'organisation de la science et de l'industrie. Le PÈRE Jules LECHEVALIER a montré à la fin de la séance l'insuffisance des philosophes, leur timidité, leur indifférence pour les masses, et leur impuissance pour remédier aujourd'hui aux douleurs sans nombre des classes pauvres, en restant dans les étroites limites de la philanthropie.

Plus de 200 personnes n'ayant pu trouver place à la troisième séance, elle a dû avoir lieu dans un local plus vaste. Craignant qu'une trop grande affluence ne causât du désordre, le PÈRE Jules LECHEVALIER s'est décidé, pour éviter toute perturbation, à distribuer des billets d'entrée. Malheureusement la consigne a été violée : une foule immense a encombré la salle; quelques personnes se sont livrées à des cris tumultueux, et le PÈRE Jules LECHEVALIER, pour ôter tout prétexte à des désordres plus graves, s'est décidé à lever la séance; mais il a pris des mesures propres à empêcher que ses enseignemens ne soient troublés à l'avenir.

Le PÈRE Jules LECHEVALIER et Adolphe *Guéroult*, après avoir quitté Rouen, continueront leur mission dans la Normandie.

A Limoges, la parole de SAINT-SIMON avait été déjà portée plusieurs fois: aussi est-elle depuis long-temps l'objet d'une attention sérieuse. Il s'y est fait un enseignement conduit par Bouffart et Lemonnier, membres du *second degré.*

La première séance avait attiré 25 personnes, la seconde 120, et la troisième 400.

La première séance avait pour objet de traiter du but politique de la doctrine Saint-Simonienne, et des moyens de réalisation. Quelques personnes qui n'étaient pas encore revenues des préventions qu'ont légèrement soulevées contre nous des hommes d'une haute position sociale, s'étaient proposés de faire troubler les réunions par des ouvriers qui s'y trouvaient, mais elles ont été maintenues par le calme religieux des missionnaires et la gravité de l'auditoire.

Quelques objections ont été faites: elles ont donné lieu à Bouffard d'exciter les sympathies de l'assemblée, en développant les vues industrielles de la doctrine. La séance terminée, l'auditoire a demandé avec empressement quel jour aurait lieu la suivante, et on lui a annoncé que des missions viendraient plus tard à Limoges, et que déjà on y avait posé les pierres fondamentales d'une église nouvelle.

Plusieurs Saint-Simoniens de Limoges ont établi des relations de doctrine avec quelques-unes des villes principales du département de la Creuse.

La mission de Lyon, composée du PÈRE LAURENT, membre du COLLÈGE; de *Reynaud* et *Leroux*, membres du *second degré;* de Boussonnelle, membre du troisième degré, et de Raymond, membre du degré préparatoire, s'est arrêtée à Mâcon. La parole Saint-Simonienne, prêchée devant une cinquantaine de personnes, a été écoutée avec recueillement. On a vivement sollicité une seconde visite des missionnaires.

La prédication publique a été ajournée à Lyon, par une indisposition du PÈRE LAURENT, chef de la mission.

Un enseignement a été ouvert à Meaux (Seine-et-Marne), par le PÈRE E. TALABOT, membre du COLLÈGE, assisté de *Baud*, membre du *second degré*, *Robinet*, membre du troisième degré, et Alexis *Petit*, membre du degré préparatoire.

Le PÈRE E. Talabot a ouvert la séance en appelant l'attention des auditeurs sur la position actuelle et la marche de la religion Saint-Simonienne, et a montré que le sentiment religieux seul pouvait amener l'humanité dans une voie nouvelle.

Baud a continué la séance en présentant l'histoire des sociétés européennes depuis Luther, et en démontrant l'impuissance des doctrines libérales pour fonder un ordre social nouveau. Il a jeté ensuite un coup d'œil rapide sur la condition des femmes dans l'avenir. L'enseignement a été suivi avec une attention continue; et les missionnaires ont tous reçu les témoignages les plus vifs de la sympathie de l'auditoire.

Les missions de la Belgique s'agrandissent de plus en plus; le cercle des conversions s'étend d'une manière rapide. Les enseignemens de la Belgique sont dirigés par le PÈRE Duveyrier, membre du COLLÈGE, *Duguet*, membre du second degré, Machereau, membre du troisième degré.

MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 du mois de mai, sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

Toutes les lettres, paquets et envois d'argent, doivent être adressés francs de port au Bureau du Journal.

ANNONCE.

DOCTRINE

DE SAINT-SIMON.

LETTRES

SUR LA

RELIGION ET LA POLITIQUE (1829),

SUIVIES DE

L'ÉDUCATION DU GENRE HUMAIN,

Traduit de l'allemand de Lessing.

Un volume in-8°. — Prix : 3 fr.

Aux Bureaux du GLOBE et de L'ORGANISATEUR, rue Monsigny, n° 6.